

colorchecker CLASSIC



0 cm 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20

x-rite

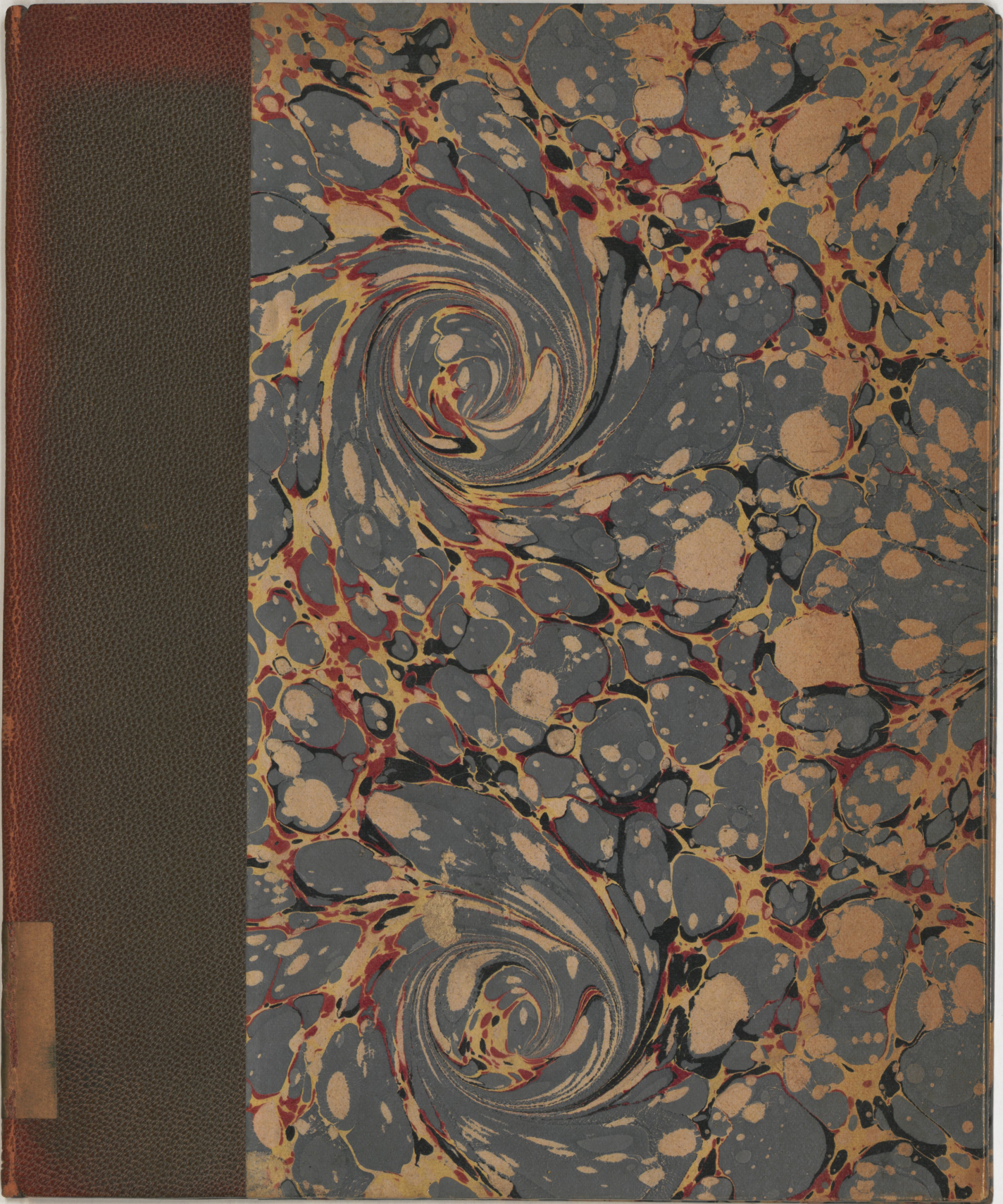
mm

W. A. MORTIMER, PRINTER, SUDBURY, MASS.

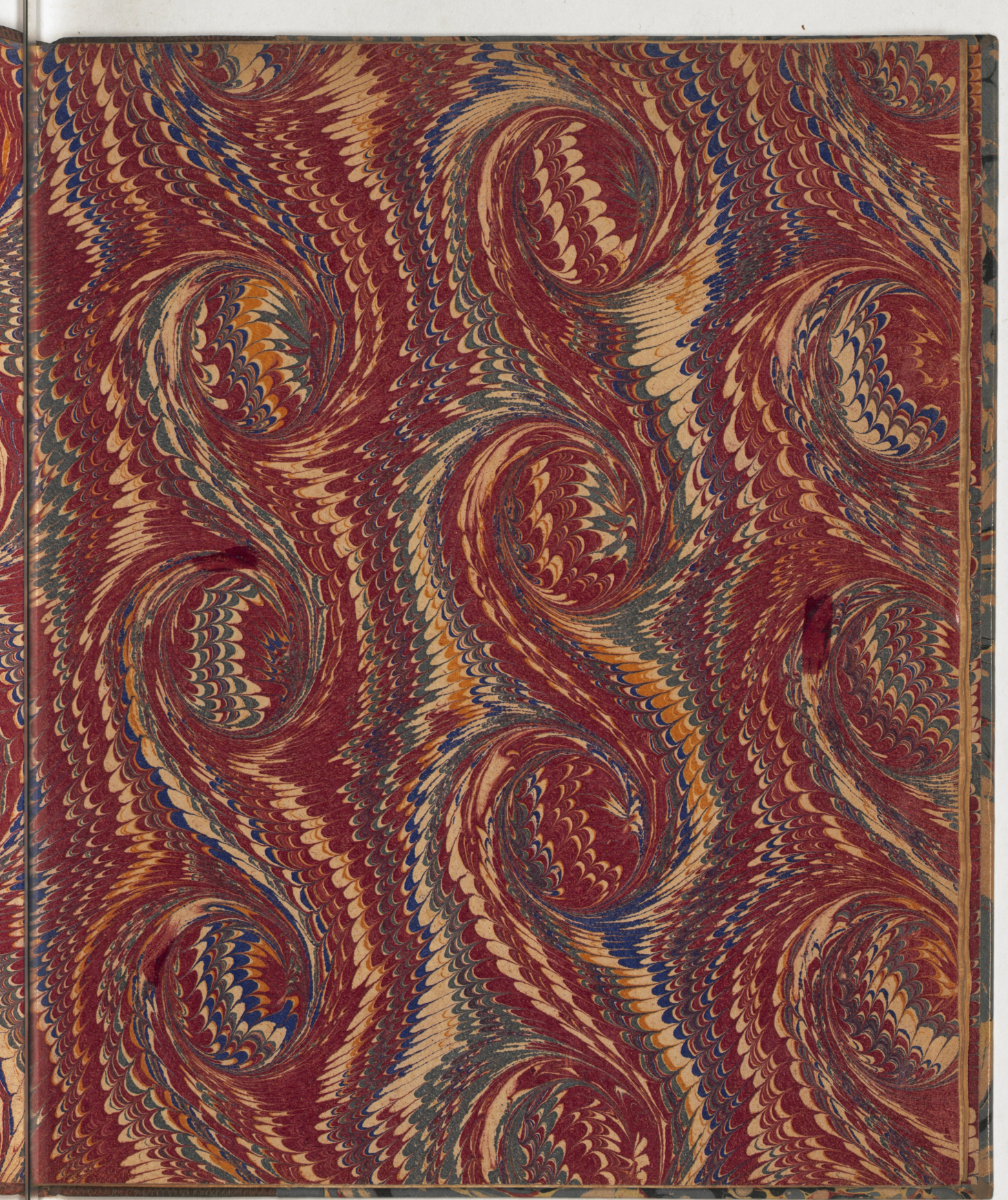
1650



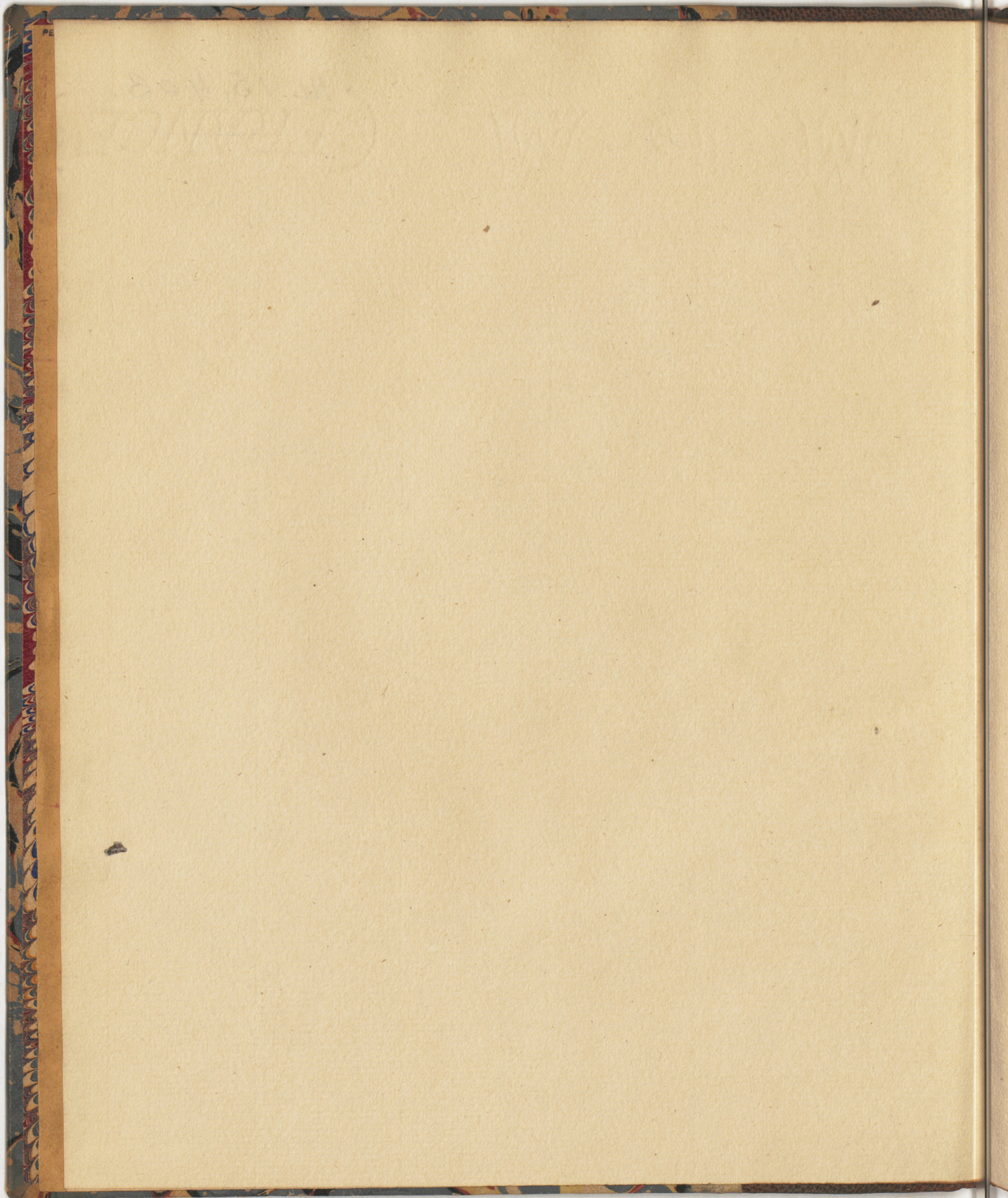
||







M. 15,408.



PLAINTE
D'ARMIDE,
SVR
L'EMPRISONNEMENT
DE
DAPHNIS.



M. DC. L.

15408

P. P.

11

THE
DARBY

TEMPERANCE

DARBY



M.D.C.



PLAINTE D'ARMIDE, SVR L'EMPRISONNEMENT DE DAPHNIS.



VAND Armide eut appris qu'un funeste sejour
Luy retenoit l'objet qui cauſoit ſon amour,
Et que le beau Daphnis, la gloire des fideles,
Perdoit la liberte qu'il oſtoit aux plus belles;
Elle accuſe les Dieux d'un ſi prompt changement,
Et d'un ſi rude coup eut tant de ſentiment;
Que deſſus vn papier tout moite de ſes larmes,
Elle imprima ſoudain ſes mortelles alarmes,
Dechargea ſa colere, & de ſang & de pleurs,
Fit ce mourant tableau de ſes viues douleurs.
Daphnis, le ſeul objet qui reſte en ma memoire,
Mon deſir, mon eſpoir, ma ri cheſſe & ma gloire,
Si ce triſte Diſcours qui confirme ma foy,
Peut forcer les priſons & paſſer juſqu'à toy,
Entends ce que l'amour m'oblige de te dire,
Et de quelques ſoupirs honore mon martyre.
Alors que tes deuoirs tantoient ma liberte,
Te t'ay pour t'obliger mille fois ecouté,
Te t'ay donne le temps de me faire tes plaintes,
I'ay ſenty viuement tes profondes atteintes;
Tu me dois la pareille, & ſi de tant d'ennuis,
Qui troublét mon repos & les jouts & les nuits,
Si de tant de ſoucis, à qui je ſuis en proye,
Et ſi de tant de maux que le deſtin m'enuoye,
Celuy que tu reſens, me touche de plus pres,
Accorde ton oreille à mes triſtes regrets.

Grand Roy, qui juſtemét portez le nom de I
Plus vaillât que Cazar & plus aimé qu'Aug
Per mets à mon amour ce friuole deuoir:
Et ſi par mon Diſcours je bleſſe ton pouuoir,
Excuse la fureur d'une Amante offenſée,
Croyez que ma paſſion emporte ma penſée,
Et qu'au point que Daphnis entra dans la pri
En perdant ſes beaux yeux, je perdis ma raiſo
Lors que par vn deſaſtre, à nul autre ſemblab
Ont eût mené Daphnis en ce lieu redoutabl
Tu fis de ta vertu reluyre les effets,
Et quand tout l'vniuers, arbitre de nos faits,
De ta fidelité n'eut pas eu cognoiſſance,
Ton courage aſſuré mon troit ton innocence.
La conſtâce & la gloire accompagnoiét tes p
Et celuy qui cent fois mépriſa le trépas,
Mépriſoit juſtement les priſons & les geſnes
Tó cœur demeura libre au milieu de tes cheſſ
Et chacun contemploit, d'un regard étonné,
Ton ame triomphante, & ton corps enchainé
Au point de ton mal-heur les graces qui te vi
Les yeux baignez de pleurs, en ce lieu te ſuyui
La pompe & la ſplendeur, la juſtice & la foy
Entrerent en priſon à meſme heure que toy,
L'honneur n'eut plus d'apuy, la vertu plus d'az
En vn ſeul priſonnier on en fit plus de mille;
Et le peuple ſurpris du bruit de ton mal-heur,
Parut comme enchainé par ſa propre douleu
Miſerables Autheurs de ma peine mortelle,
Redoutables Archers, race ingrante & cruel

elle juste raison pût obliger vos soins,
reparer les corps, dont les cœurs sont con-
joints?
vous deuez jusqu'à moy vostre pouuoir étēdre,
vous le deuez laisser, où vous me deuez prēdre.
vostre sort n'est marqué que d'un mesme cōpas,
ce qu'Amour à joint, ne se diuise pas.
vostres tours, qui frapez les astres de vos cimes,
dōt les fondemēs passent jusques aux abismes,
vostres magasins de chesnes & de fers,
vostres arches des viuans, Images des Enfers,
ce que je porte d'enuie à vos demeures sombres,
ce que d'un cœur joyeux j'abiterois vos ombres,
bien-tost ce bon-heur contentoit mon desir,
ce qui m'ouueroit le Ciel de tout autre plaisir:
ce que je tiendrois heureuse, & d'un lieu de suplices,
ce que je serois le sejour de toutes les delices.
ce que je serois mō Daphnis, dōt les charmes puissans,
ce que j'ay vaincu ma raison, aussi bien que mes sens.
ce que j'ouuerois l'aygreur d'une prison si dure,
ce que je consolerois du tourment qu'il endure,
ce que j'ay dirois l'ennuy que je souffre du sien,
ce que sans doute mes yeux l'enflammeroient si bien,
ce que je serois la seule faueur d'un baiser secourable,
ce que je serois le sejour bien-heureux en ce lieu miserable.
ce que vous qui presidez en ce triste sejour,
ce que vous tenez dans les fers l'objet de mon amour,
ce que vous m'allez-moy pour vn temps les soins, ou vous
ce que vous arrēstez,
ce que vous dépost glorieux d'une si chere teste.
ce que vous m'allez-moy pour vn tēps en ce lieu cōmander,
ce que vous gais tous les secrets de prendre & de garder;
ce que vous ne veux que moy seule, & pour toutes mes
ce que vous armes,
ce que vous ne suffist d'auoir & des yeux & des charmes.
ce que vous Daphnis, si tant de bien succedoit à mes vœux,
ce que vous ne t'enchénerois qu'avecque mes cheveux,
ce que vous changerois bien-tost tes ombres en lumiere,
ce que vous de mon prisonnier, je serois prisonniere.
ce que vous puis-que le destin, jaloux de mes plaisirs,
ce que vous refuse ce bon-heur à mes justes desirs,
ce que vous nous voirs que nos soins surmontent sa puis-
ce que vous sance,
ce que vous d'une parfaite Amour ne cognoît point d'ab-
ce que vous sence,
ce que vous ne pour voir ce qu'on ayme, à toute heure, en
ce que vous tous lieux,
ce que vous de memoire succede à l'office des yeux

4
Et qu'avecque la pensée, la perte s'en repare,
Et qu'un Dieu nous vnit, quand un Roy nous
separe.
Daphnis, si ce mal-heur, où le sort ta pouffé,
D'une heure seulement, eut le mien deuançé,
Je me serois delors moy-mesme retirée,
J'aurois la solitude à la Cour preferée,
Et pat vn sentiment, conforme à la raison,
D'un volontaire exil, secondé ta prison.
Mais le Ciel qui se plaît au tourment que j'en-
dure,
Preparoit à mon cœur vne peine plus dure,
Et d'un éloignement, à ma perte fatal,
Me reseruoit la honte, aussi bien que le mal.
Il auoit arresté que je fusse chassée,
Et pour forcer enfin ma constance lassée,
Cet arbitre du monde en rigueur nompareil,
Dans la nuit des prisons enferme mon Soleil.
Aussi j'ay ce bon-heur, au mal-heur qui m'afflige
Que le mesme congé, qui m'offense, m'oblige,
Puis-que par mon départ, j'ay le mal éuité,
De voir le noir moment de sa captiuité.
Certes je fusse morte à ce triste spectacle,
Où d'une forte-main renuersant tout obstacle,
J'eusse par des travaux, heureusement soufferts
Arraché mon Amant des chesnes & des fers.
J'eusse fait aux Archers vne cruelle guerre,
J'eusse écarté les vns, mis les autres par terre;
J'immolē leur audace à mon resentiment,
J'enyoye leur cruauté d'un juste châtement,
Et fait luire, aux dépens de cette troupe infame,
Vne masse vertu, dans le cœur d'une femme:
Mes bras prompts aux secours, qu'on doit à l'in-
nocent,
Pour sauuer vn seul hōme en eussent perdu cent,
J'eusse par des exploits, dignes de Bradamante,
Eleué jusques au Ciel la gloire d'une Amante,
Et fait apprehender, apres vn tel effort,
En vn sexe si foible, vn courage si fort.
Dieux, que je receuois & d'honneur & de joye,
Si j'eusse fait encore vne si belle proye!
Et si mes bras faisants l'office de mes yeux,
J'eusse repris encore ce chef-d'œuvre des Cieux,
De Myrthe & de Laurier j'eusse ombragé ma
teste;
Daphnis estoit à moy par vn droit de conqueste,
Lors qu'apres vn bon-heur à mes veux accordé,
Par vn droit de l'amour je l'auois possédé.
Je pense

Je pense toutesfois qu'à ma seule menasse
Des Gardes aussi tost eussent quitté la place,
Abandonné leur charge, & d'un plaisir secret
Lâché le prisonnier, qu'ils gardoient à regret.
Les fortes passions d'une Amante agitée,
Les tragiques fureurs d'une femme irritée,
Qui ne cognoissent point de respect ny de loy,
En cet heureux mal-heur n'eussent point eu
d'employ,

Chacun par la pitié d'un si cruel outrage
Eût tendu comme ouïss, mon amour & ma rage,
Prevenu sagement mes coups, & son mal-heur
N'eût laissé rien à faire à ma juste douleur,
Et plus touché d'ennuy, que du soin de sa gloire,
En cedant meut osté l'honneur de la victoire.
Que ne puis-je d'un bras, à sa faueur armé,
Forcer ce lieu cruel qui le tient enfermé!
Que ne puis-je briser les verroux & les portes,
Et mettre en cent morceaux les chesnes les plus
fortes!

Je ne souffrirois pas qu'on retint plus long-têps
Celuy, de qui les yeux rendent les miens cõtens,
Et que le beau Daphnis, si digne de ma flamme,
Eust le corps prisonnier aussi bien comme l'ame.
Race de Jupiter, que tes affections
Ont adjoulté de lustre à tes perfections,
Pitoyable Princesse, ame vraiment Royale,
Qui tiras des prisons du funeste dédale,
Celuy, qui n'en sortis que pour estre au retour
Enfermé sous tes clefs, en celuy de l'Amour,
Si pour rendre à Daphnis sa liberté rauie,
Il ne failloit couper que le fil de sa vie,
Au lieu de l'heureux fil que receut ton Amant,
Daphnis verroit bien-tost la fin de son tourmêt,
Et par le don fatal d'une seule fusée,
Sortiroit du Dédale, aussi bien que Thésée.
Helas depuis le jour qu'un congé rigoureux
Me força de venir en ce lieu mal-heureux,
Je n'ay fait jour & nuit que penser à ma perte,
J'ay la bouche aux soupirs incessammēt ouuerte,
J'ay mis dessous les pieds le soin de me parer,
Et de pœur de me voir, je ne m'ose mirer. (mes,
Les ennuis m'ont rauy mes graces & mes char-
mes yeux au lieu de feu ne jettēt que des larmes,
Mon teint n'a plus d'éclat, & ma passe couleur,
Est vn visible effet des coups de la douleur.
Si parmy tant de maux ma constance resiste,
Il en faut rendre grace aux faueurs de Caliste;

Caliste qui m'est chere, & qui peut comme moy
Se vanter de sortir du lang de Godefroy:
Caliste dont les soins ne m'ont jamais laissée,
Qui de son entretien console ma pensée,
Qui n'a d'autre interest que celuy de mon bien,
Qui partage mon mal, & qui souffre le sien.
Daphnis au mesme tēps qu'Eurias te fut prēdt
Tu deuois le forcer, plustost que de te rendre,
Tu deuois employer ton courage & tes mains
A reponser l'effort des Gardes inhumains,
Tu deuois témoigner ta valeur & ta flamme,
Me conseruer ta veuë, aussi bien que ton ame,
Garder fidelement ce qui n'est pas à toy,
Et prendre plus de soin de mon bien & de moy.
Sçais-tu pas que les loix de nostre amour extre-
me

T'ont fait à ma faueur renoncer à toy mesme?
Que ie suis ta Maîtresse, & que sans me trahir
Tu ne peux desormais à d'autres obeïr?
Cependant tu le fais, & contre mon attente
Tu suis tes ennemis & laisse ton Amante,
A leur misericorde abandonne mes biens,
Et consens de porter d'autres fers que les miens.
Mal-heureux! à l'amour tu prefers la hayne,
A la douce pitié la rigueur inhumaine,
L'ombre d'une prison à la clarté du iour,
L'Empire d'un mortel à celuy de l'Amour.
Et sans te soucier de moy ny de mes charmes,
Tu livres pour ma honte & tes mains & mes a-
mes.

Mais quel auenglement offusque mes esprits?
Pouuois-tu resister alors que tu fus pris?
Pouuois-tu iustement opposer ton courage
Aux foudres enfermez dans la nuit de l'orage,
Et du vent de la gloire au combat emporté,
Par mille coups sanglants sauuer ta liberté?
Non tu ne le pouuois sans cōmettre vne offense,
Le seul nom de ton Roy t'en faisoit la défense,
Et sans m'en faire accroire, & d'un vain appare
Me vouloir éleuer plus haut que le Soleil.
Tu pouuois bien fléchir sous l'empire suprême
De celuy qui commande à ta Maîtresse même
En ce triste accident qui détruit mon pouuoir,
Il te falloit trahir l'amour & le deuoir,
Il te falloit auoir la honte de paroître,
Où perfide à ta Dame, où rebelle à ton Maîtr
Miserable destin, dure necessité,
Qui te rend infidele en la fidelité.

6
t quoy que ton esprit fasse vn choix legitime,
ne peut s'empescher de tomber en vn crime.
u n'ignorois pas tant les choses aduenir,
ue tu ne pusses bien ton mal heur preuenir,
uis-que de toutes parts vn funeste message
e venoit aduertir d'un si triste naufrage.
leandre que le Ciel pour neveu ma donné,
ui des mains de la gloire à le front couronné,
riuee tout genereux, tout braue & tout fidele,
uy-mesme desirat'en porter la nouvelle:
mais de quelques raisons qu'il te pût obliger,
craindre de ton mal le visible danger.
t chercher en la fuite vne prompte assurance,
u trompas son desir, comme son esperance,
on courage si grand, qui n'a point de pareil,
le pouuoit s'accorder avec ce conseil,
t voyoit clairement que la fuite est capable,
d'offencer l'innocent & d'en faire vn coupable.
faut mieux tout ensemble estre juste & captif,
ue d'estre Criminel, & d'estre fugitif,
a liberte n'est rien à l'égal de la gloire,
t celuy qui chert l'honneur de sa memoire,
ymera mieux fléchir sous vn ioug imposé,
ue d'estre par sa fuite à bon droit accusé.
tribres souuerains des affaires humaines?
ministres absolus des plaisirs & des peines,
ar qu'elle iniuste loix, par quel ordre confus,
uis-je demeurer libre alors qu'il ne l'est plus?
on, non, ie veux courir vne mesme fortune,
uns lay la liberte me peze & m'importune,
mon esprit qui fait les traces de ses pas,
t d'autât plus captif que mô corps ne l'est pas.
ieux que l'iniuste fort à mes veux inflexible,
écouure bien l'endroit par ou ie suis sensible,
t qu'en te captiuant & m'éloignant de toy,
sçait bien le moyen de se vanger de moy.
iens le contre-coup de tout ce qui t'arriue,
n t'arrestant Daphnis, on me rendit captifve,
t mon cœur amoureux souffre tous les efforts,
u vn funeste lien peut faire sur ton corps.
insolence du sort, qui détruit toutes choses,
euenirse à mesme tēps tes palmes & mes roses:
e vent de la fortune à nos myrthes seiché,
flétry nos œillers, & nos lys arraché,
mis d'un coup fatal nos guirlandes en poudre,
t bien que les Lauriers resistent à la foudre,
eux qui comme ton front courōnent ta valeur,
l'ont pas sceu resister à celle du mal-heur.

Voilà le beau Laurier que le destin te donne,
Pour auoir soustenu l'honneur de sa Couronne:
Auoir en tant de lieux, tant de fois combattu,
En tant d'actes diuers signalé ta vertu,
Au repos de l'Estat consacré tes années,
Reduit deffous le ioug cent places mutinées,
Abandonne ta vie au milieu des dangers,
Fait reuerer ton Prince, aux Princes étrangers,
Et par vne éloquence, égale à ton courage,
Auoir fléchy le Rhin, la Tamise & le Tage.
O fortune contraire, ô destins irritez,
Si iamais vn mortel à vos dons meritez,
A banny de son cœur l'amour des choses basses,
Fait regner les vertus dans le trône des graces,
Déployé de l'honneur les superbes tresors,
Possédé tous les biens de l'esprit & du corps,
Blâmé des factions l'outrageuse licence,
Conserué dans la Cour vne pure innocence,
Et pour mille beaux faits, qui surpassent la Foy;
C'est deu voir honoré des faueurs de son Roy,
C'estoit ce grand Daphnis, l'ornemēt de la terre:
Le lustre de la paix, & l'effroy de la guerre:
Daphnis, qui par le bruit de ses actes diuers,
Fera viure son nom autant que l'vniuers,
Lors que par les attraits, les graces & l'adresse,
Où la nature mesme admire sa richesse,
Lors que par tous les dōs de Minerve & de Mars,
Le courage & l'esprit, les armes & les arts,
Et par tout ce qui donne vne gloire immortelle,
Quelqu'un dans l'vniuers sur les autres excelle,
Et fait voir à nos yeux des charmes infinis.
C'est assez le loüier de l'appeler Daphnis;
Ce nom seul à du nom dans les terres étrangères,
Ce nom seul vaut autât que toutes les loüanges,
Ce nom, de qui le bruit éclatle en mille parts,
Offusque la splendeur de celuy des Cæsars,
Et semble que ce nom exprime en quelque sorte,
Les rares qualitez de celuy qui le porte.
O nom, dont le merite est gravé dans mon sein,
Que i'appelle sans cesse, & que i'appelle en vain,
Daphn's, si quelque ennuy me touche iusqu'à
l'aine,
C'est que de ta disgrace on me donne le blâme,
Et que le bruit commun oblige ma raison
De croire que deux fois ie t'ay mis en prison:
Si mes yeux plains d'attraits causerent la pre-
miere,
La foy, que ie te garde, à causé la derniere:

Mon amour est ton crime, & pour estre accusé,
Il suffit que mon cœur ne t'ait rien déguisé,
Par ma fidelité tu deuiens infidelle,
Par mes justes devoirs on t'estime rebelle,
Et l'étroite vnion, qui produit nostre foy,
Est cause du soupçon que ton Prince à de toy,
Injuste loy du Ciel, dont la rigueur extrême
Fait qu'en dépit de moy j'offence ce que j'ayme,
Et que malgré les soins que j'ay det'obliger,
Le bien, que je te veux ne fait que t'affliger.
O mal-heureux effet, ô succez déplorable,
La prison de mes yeux te fut plus fauorable,
Alors que receuant vn traitement si doux,
Tu rendois de tes fers tout le monde jaloux.
Que si ma confidence est cause de ta peine,
Si vers-toy les faueurs me rendent inhumaine,
Si je te suis cruelle, à force de t'aymer,
Et si ma passion, qui faisoit estimer,
Que je te découvris le secret de mon ame,
Qu'une ingrante prison recompense ta flamme,
En faueur de la cause excuse les effets,
Et pense que je sens le mal que je te fais.
Non jen'eusse pas crû, tant j'étois abusée,
Qu'une prison jamais vne autre t'eût causée,
Qu'on pût en d'autres fers ta franchise engager,
Et qu'un Prince avec moy la voulut partager,
Qu'il me d'eût enuier les marques de ma gloire,
Et raur à mes yeux le prix de leur victoire,
Ha! ce n'est pas ainsi que j'auois souhaité,
De te voir à jamais des chesnes arresté,
Quand tes yeux qui brilloiēt d'une viue lumiere,
Me firent deuenir moy-mesme prisonniere:
Je ne desirois pas qu'un Monarque te prit,
Je voulois qu'un Dieu seul captiua ton esprit,
Et qu'éternellement vne chesne amoureuse,
Te rendit prisonnier, & me rendit heureuse.
Mais que dis-je imprudente, en qu'elle aucugle
erreur,
Me va precipiter l'excez de ma fureur?
Non, non, lors que ie pense au mal-heur où
nous sommes,
Je n'en puis accuser la iustice des hommes,
C'est vn decret du sort, c'est vn ordre des Cieux,
C'est vn Arrest sorty de la bouche des Dieux,
Tous les Inges du monde & les Monarques
mesmes,
Ne font que le vouloir des Puissances supref-
mes,

7
Ils ont beau commander avec autorité,
Leurs voix n'est qu'un Echot de la Diuinité,
Ils ne sont que du Ciel les Ministres fideles,
N'exposent que les loix des Tables éternelles,
Et n'exécutent rien, que le sort absolu,
Par un ordre fatal n'ait ainsi resolu.
Redoutable destin qui n'épargne personne,
Et qui foulant aux pieds & grâdeur & Couronne
Se plaint à faire voir par les coups rigoureux,
Que pour estre plus grâd, on n'est pas plus heu-
reux:
Que me sert de compter au rang de mes An-
cestres
Mi le Roys, que le monde à recogna pou-
Maîtres,
Que me sert que leur bras, par tant d'acte
guerriers,
Iusqu'en la Palestine ait planté des Lauriers,
Si malgré le respect, qu'on doit à ma naissance
Les toles d'Angleterre, & les lys de la France,
Que mon sang glorieux assemble dignement,
Ie me vois condamnée à cēt éloignement.
Certes le bien des Grands n'est qu'en la renom-
mée,
Leur plus viue splendeur n'est qu'ombre & qu'
fumée,
Leur plus solide appuy n'est que sable mouuant
Et leur gloire n'est rien qu'un peu d'air & de vē
N'estoit-ce pas assez qu'un infidèle outrage,
M'eût priué de mon pere en la fleur de mō aage
Eût poignardé mō oncle & du sang qu'il iettoit
Faiēt luire vne autre pourpre en celle qu'il por-
toit?
N'estoit-ce pas assez qu'une mortelle foudre,
Eût mis d'un seul éclat mon ieune frere en pou-
dre?
Et qu'au milieu des siens la parque l'eût rauy,
Afin que son mal-heur d'un autre fut suiuy,
Sans que pour prolonger ma douleur infinie,
Tu fusse prisonnier, & ie fusse bannie?
Le sort, qui m'assailit iusques dans le berceau,
Semble auoir de tout tēps préparé mō tombeau,
Et tâché de porter les effets de sa rage,
Au point où ma naissance élene mon courage,
Lois qu'on m'eût cōmandé d'abandonner la Cour,
Et prescrit ma retraite en ce triste sejour,
Il est vray, que d'ennuy mō ame fut atteinte, (t
Que ie verlay des pleurs, que ie fis quelque plain

Et que ie reclamay l'assistance des Cieux,
Pour ce qu'il me fachoit d'estre loin de tes yeux.
Mais quand la renommée, à mon dā trop fidelle,
De ta captiuité m'eût appris la nouvelle,
La crainte & le dépit, la colere & l'amour
Rauirent à mes yeux la lumiere du iour,
D'une foible douleur il s'en fit vne forte,
Entre les bras des miens ie tombay demy-morte,
Le discours me faillit & ie témoignay bien,
Que tō mal me touchoit encore plus que le miē.
Si ie soyn d'appaier les tumultes des Princes,
D'affermir le salut de toutes nos Prouinces,
Et de remettre au ioug vn suiet reuolté,
A mes bras amoureux t'a quelquefois osté,
I'auois ce reconfort, que, durant ton absence,
Tes Lettres pour le moins me rendoient ta pre-
sence,
Que bien-tost le plaisir succedoit au mal-heur,
Et que ta propre gloire allegeoit ma douleur.
Mais, ô rigueur du sort, à qui tout autre cede,
Ma peine est sans relâche, & mon mal sans re-
mede,
Et le destin cruel me poursuit tellement,
Que ie n'ay point d'espoir qu'en la mort seule-
ment.
Daphnis, mon cher Daphnis, que ne suis-ie en
ta place,
Ie ne sentirois pas cette mortelle glace,
Que la crainte du mal, qui combat ta vigueur,
Attemble maintenant, au milieu de mon cœur.
Ie ne puis redouter les chesnes que tu portes,
Tu mas accoustumée à des chesnes plus fortes,
Et la prison pour moy n'aura iamais de fers,
Qui ne cedent à ceux que mon ame à souffers,
Ie pense que le Ciel, tuteur de nos franchises,
Vange les libertez que tes charmes ont prises,
Qu'il punit leur audace, & que par tes liens,
Il te veut châtier de ceux où tu me tiens.
O Ciel, s'il est ainsi, détourne ta iustice,
Et bien que mon amour soit mon plus grand
suppliee,
Crois que ie luy pardonne, & que de l'affliger,
C'est me punir moy-mesme, & non pas me van-
ger.
Si l'on doit esperer en la bonté Celeste,
Daphnis, tu fortiras de ce lieu si funeste,
Ie m'attends de te voir redonner à la Cour,
L'honneur & la beauté, les graces & l'amour,

8
Rendre la vertu mesme esclau de ta gloire,
Et dessus tous les cœurs remporter la victoire.
Console par l'espoir ta peine & mon soucy,
Comme tu mas vaincuē, il te faut vaincre aussi.
Iette l'œil sur ma foy, pense que ie suis tienne,
Et dedans ta prison louuiens-toy de la mienne:
Tel que tu fus iadis dans ta prosperité,
Tel il faut que tu sois dans ton aduersité,
Et que tu fasse voir, en ce dernier outrage,
Qu'il n'est point d'accident si grand que ton
courage,
Qu'un esprit appuyé des bras de la vertu,
Peut bien estre assailly, mais non pas abatu,
Qu'il soubmet à ses loix celles des destinées,
Et des coups du mal-heur affranchit ses années.
Mais lors qu'à ton devoir ie pense t'inuiter,
Ie cognois que du mien ie ne puis m'aquiter:
Ie te donne vn conseil, que ie ne scaurois suivre,
Ie me rends à l'assaut, que le destin me livre,
Et ne vois que trop clair, que l'orage du sort,
S'en va contre mes iours faire vn dernier effort,
Ie m'aperçois dé-ia que mon ame affligée
Des flots de la douleur est presque submergée,
Quelle est prestē à tomber sous le faix des tra-
uaux,
Et ne peut desormais supporter plus de maux,
Et certe en mon sort ie prendrois patience,
Si deuant que mourir i'auois cette licence,
Que de te voir encore, vne fois seulement,
Toucher dedans tes mains, te parler librement,
Te rendre les deuoirs d'une éternelle flamme,
Et te mettre en dépost le secret de mon ame.
Mais puis qu'à mon amour ce bien est interdit,
Puis-que mes vœux au Ciel ont perdu leur credit,
Et que le fier destin ne me veut rien permettre,
Au lieu de moy, Daphnis, écoute cette Lettre,
Elle te donnera des preuues de ma foy,
Te dira les ennuis que ie souffre pour toy,
Et te fera scauoir que la mesme aduature
Qui t'ouurit la prison, m'ouure la sepulture.
Mais auant que partir de ce funeste lieu,
Il faut que ie te die, en te disant A dieu,
Qu'en ce vaste seiour, où la parque m'enuoye,
Ton desastre cruel me priuera de ioye,
Tousiours à mon esprit ce trouble sera ioint,
Et ce lieu de repos ne m'en donnera point,
Que de ta deliurance, à chacun desirable,
On ne m'ait apporté la nouvelle agreable,
L'amour

L'amour, qui dans mon ame à son regne étable,
Ne doit point de tribut au fleuve de l'oubly,
Ie le feray passer dans ces royaumes sombres,
Et de son feu diuin j'écarteray les ombres.
C'est là, mon cher Daphnis, que sous les myr-
thes verts,
Qui ne redoutent point l'empire des hyuers,
Attendant que ton ame ait franchy ce passage,
Ie me contenteray de garder ton Image,
C'est là, qu'à la faueur d'un amoureux penser,
Ie receuray le bien, souuent de t'embrasser,
Que ie t'adresseray mes vœux & ma parole,
Et qu'en fin tu seras l'Idole d'un Idole.
Fais le mesme, Daphnis, garde-toy de montrer
Qu'on peut d'une prison dans vne autre rentrer,
Et si ta liberté des peuples attenduë,
Par vn sort plus heureux te peut estre renduë,
Garde la chèrement, & ne la donne plus,
Aux vœux les plus ardants oppose les refus,
Et de quelques attraits qu'on tâche de te pren-
dre,
Sans voir que tu cheris ma memoire & ma cen-
dre.
Il suffit qu'en ce lieu, que le sort me prescrit,
Et l'absence & l'amour trauaillent mon esprit,
Sans qu'une ingratitude, aux siecles memorable,
Par vn nouveau mal-heur me rende miserable,
Il suffit que ie souffre vne mort seulement,
Il suffit qu'une fois ie tombe au monument,
Que ie passe vne fois dans la fatale barque,
Et que d'un Ciprez seul, ie couronne la parque.
Que si le iuste enmy de te voir endurer,
Peut d'avecque mon corps mon ame separer,
Pense que ton mépris, en ce riuage blême,
Separeroit bien-tost mon ame de foy-même.
Après que les destins m'ont fait mourir pour toy,
Laisser prendre ton cœur, qui n'appartient qu'à
moy,
C'est outrager vn corps étendu sur la terre,
Et declarer aux morts vne mortelle guerre.
Mais si, pour satisfaire aux soins de mes amours,
Ta flamme suruiuoit à celle de mes iours,
Si, lors que ma dépouille au tombeau sera mise,
I'emportoies avec moy la foy que i'ay conquise,
Si mon œil desarmé demeueroit ton vainqueur,
Si ieregnois encore au milieu de ton cœur,
Ie ne mourois pas toute, & mon ame rauie
Trouuerois dans la tienne vne plus belle vie,

9
Ie recevrois la bas vn lustre nompareil,
Ferois voir aux Enfers l'image du Soleil,
Et de cette contrée, éternellement noire,
Ie percerois la nuit de rayons de ma gloire.
En ce moment fatal où ie dois expirer,
Il n'est rien que ta foy ne me fasse esperer,
Ie cognois que ta flamme est trop pure & trop
sainte,
Pour craindre que le temps luy donne quelque
atteinte,
Sa force ne peut rien sur vn amour si grand,
Et c'est en vain qu'un Dieu contre vn autre
treprend.
Non, non, ie ne crains pas qu'une mortelle
absence
M'arrache de ton cœur comme de ta presence
Ton ardeur est trop forte, & malgré le destin
La seule éternité limitera sa fin.
L'apprehende plus-tost, en partant de ce monde
Que ton ame affligée en larmes ne se fonde,
Et qu'à tant de soupirs consacrez à mon sort,
Tu ne ioignes en fin le soupir de la mort.
Daphnis, bien que ie meure, il suffit de me pla-
dre,
Le trépas ne se doit, ny desirer ny craindre,
Attens-le seulement, & pense que les Dieux
Qui disposent de tout, qui font tout pour
mieux,
Ne terminent si tost, le cours de mes années,
Qu'à fin de terminer mes tristes destinées,
Ie ne te perdray pas en cet acte dernier,
Ie te perdis des-lors que tu fus prisonnier,
Et le moment cruel de ce mal-heur extrême,
Fit en nous separant, l'effect de la mort même
La prison, où ton corps laisse la liberté,
Est comme le Cercueil, où le sort ta jetté.
Impitoyable sort, dont la rage excessiue
Offence mon amour d'une atteinte si viue,
Qu'il faut sans differer qu'un autre monumen-
Me vange de celuy qui retient mon Amant.
Daphnis, qui sçais les maux dont je suis affligé
Permets ce reconfort à mon ame outragée,
Et croy qu'en cette mer, si fatale aux rochers,
Où je souffre le choc des bancs & des rochers
Et des vents & des flots l'éternelle secousse,
La mort est l'heureux port, où l'orage me pouff
Adieu fertile esprit, qu'une extrême douceur
A fait estre du mien justement possesseur,
C

Me ame d'un beau corps, adorable merueille,
 ieu viue éloquence, à nul autre pareille,
 ieu bouche, où nature à d'un soin liberal
 ent la roze & les lys, l'albâtre & le corail.
 ieu cheueux cendrez, dont mes mains vaga-
 bondes

vn temps plus paisible ont agité les ondes,
 ieu diuins flambeaux, que j'ay tant inuoquez,
 mes heureux destins estoient si bien mar-
 quez,
 aux yeux sources de feu, claires prisons des
 ames.

ieu mains qui versoit en mon sein tant de
 flammes,

qui Mars & l'Amour départēt leurs Lauriers,
 louce à ton Amante, & si rude aux Guerries,
 le main qui cent fois à la mienne pressé,
 ieu bras, doux liens dont ie fus enlaissée,
 ieu grace admirable, Adieu graue maintien,
 ieu charme des cœurs, agreable entretien,
 ieu cheres faueurs, amoureuses delices,
 trefois mes plaisirs, auourd'huy mes suppli-
 ces.

ieu clair feu d'Amour, qui me sert de flābeau
 ur guider mon esprit en la nuist du tombeau.
 ieu Daphuis, Adieu Daphnis, de qui la peine
 e fait trouuer la mort plus douce & plus hu-
 maine.

m'en vay de mes maux chercher la guerison,
 si mes foibles mains n'ont rompu la prison,
 les dieux irritez veulent qu'on te retienne,
 on ame pour le moins s'en va rōpre la sienne.
 nsi disoit Armide, & peu de temps apres,
 e finit ses iours, ses maux & ses regrets,
 s-lors qu'elle receut tant d'iniures sensibles,
 n esprit & son corps furent incompatibles,

Son iuste déplaisir, sa constance dompta,
 Et son propre courage au tombeau la porta.
 D'vne si prompte mort, la tragique merueille
 Nous frappa d'un seul coup, & le cœur & l'o-
 reille,

Tous les grands de la terre en porteront le dueil,
 Caliste de ses pleurs honore son cercueil,
 Et la mere des Dieux, d'un grand voile couuerte,
 Oublia ses douleurs pour soupirer sa perte.
 Mais entre les esprits qui plaignoient ce mal-
 heur,

Celuy qui fit le plus éclater sa douleur,
 Ce fut ce beau Daphnis son amour & sa gloire,
 Daphnis, sur qui ses yeux auoient eu la victoire,
 Qu'à tous autres Amans elle auoit preferé,
 Et d'un zeile éternel, comme vn Dieu reueré :
 Depuis le iour fatal d'une perte si grande,
 Il veut qu'en son esprit la tristesse commande,
 Il fonde son ennuy sur sa propre raison,
 Il pleure sa Princesse, & non pas sa prison,
 Et voudroit de bō cœur qu'une pointe homicide,
 Enuoyât son esprit sur les traces d'Armide,
 Il ne luy suffit pas, que le sort l'ait reduit
 Dans les tristes horreurs d'une effroyable nuit,
 Il faut pour satisfaire à sa douleur cruelle,
 Que la parque le plonge en la nuit éternelle,
 Et que le mouuement soit l'vnique sejour,
 Qui priue ses beaux yeux de la clarté du iour,
 Ainsi que sa douleur, sa colere est extrême,
 Il accuse le Ciel, il accuse soy-même.
 De tous ses mouuemens il lâche les ressorts,
 Ne hait plus de prison que celle de son corps,
 Et pour sa liberté, tant de fois desirée,
 La Mort est seulement en ses vœux implorée.

FINIS CORONAT OPVS.

A P A R I S

Chez DENYS PELLE', ruē de la vieille Bouclerie
 au gros Tournois.

M. DC. L.

AVEC PERMISSION.

